

je ne parviens point à comprendre la présence isolée de quelques-uns de ces vers nouveaux au milieu de pièces régulièrement faites sur un mode différent, où leur mine étrange et inculte, contrastant avec la bienséance qui les entoure, me fait l'effet de rustres dans un salon. M. Poisson, qui est un homme poli, n'admet qu'accidentellement dans le sien ces individus mal mis : et cela même sans perdre de sa distinction, puisque, s'il se prête, de fois à autre, à cette promiscuité, c'est moins par manque de tact que par complaisance pour un art spécieux et trop généralisé. Personne n'ignore moins que lui ce qu'est la poésie véritable, où tout est nombre et harmonie, et qui ne souffre pas plus de vers faibles que la peinture de traits inachevés. Voilà pourquoi ce qui domine et demeure en lui, c'est l'estime des règles et le respect des formes classiques, lesquelles, déterminées il y a deux cents ans, en France, non par un seul homme, quoi qu'en disent les sots et qu'en croient les badauds, mais par le consentement de tout un siècle de raison, héritée de cette merveilleuse antiquité gréco-latine, lesquelles, dis-je, seront toujours préférées de l'élite intellectuelle et des plus gens de goût.

Outre ce léger tribut payé aux nouvelles écoles par un auteur riche d'art et de procédés antiques, j'ai noté quelques détails, à la vérité, infimes, mais dépassant néanmoins, je crois, la licence permise : rimes insuffisantes (*Heuron*, *front*, p. 127 ; *d'or*, *dort*, p. 40), termes peu nobles (*aux EXTRÉMITÉS des FAUBOURGS*, p. 45 ; *De tous les QUARTIERS de la ville*, p. 47, tournures prosaïques, dues, en partie, à ces enjambements voulus, dont j'ai parlé, épithètes mises, par exception, moins pour le sens que pour la mesure ou la rime (*les cigales GRÊLES*, p. 57 ; *les peuples HALETANTS*, p. 123,) rimes et vers latins, assez puérils, à mon sens (pp. 142, 176), images forcées (*Quand, GRELOTTANT DE FROID, l'orme aux formes étranges*, p. 8), et autres misères de ce genre.

Ces réserves faites, pour l'acquit de ma conscience de critique, je ne laisse aller au plaisir de l'éloge. M. Poisson est donc, à l'heure qu'il est, un de nos meilleurs poètes ; et encore, j'atténue mon sentiment. Je prise le talent de M. l'abbé Guigras, de M. Routhier, de M. Fréchette, de M. Lemay, de M. Beauchemin, de M. Chapman ; mais je

ne sais si aucun d'eux réunit un aussi bel ensemble de qualités que l'auteur des *Chants canadiens* et des *Heures perdues* : un enthousiasme rien moins que factice, une imagination encore belle, quoique sobre, une langue qui ne bronche guère et des plus françaises qui soit au pays, un rythme suffisamment nombreux et facile, un style s'adoptant aux divers sujets : éloquent dans les grands, agréable dans les moindres, modéré dans tous, un parfait équilibre de ton et d'idée, un esprit fin et caustique relevé par le tour, une pensée large dans un vers plein, et, par là-dessus, un goût épuré, une raison constante qui préside à tout, une sobriété enfin, par où j'arrive à mon point de départ, et qui forme décidément la caractéristique du génie de M. Adolphe Poisson. Sincérité dans l'inspiration, vérité dans l'expression, ces deux mots résumant mon étude, et se trouvent à réaliser ici à merveille l'idéal de la beauté poétique selon le grand siècle :

Bien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Il faut pourtant convenir que M. Poisson est moins un poète d'invention que d'exécution. Ce n'est pas à dire qu'avec le souffle réel qu'il montre en maints endroits et et en mettant à profit de nouvelles heures perdues (certes, pas pour le public) il ne saurait point créer quelque œuvre de forte unité et de grande originalité. Mais, jusqu'à présent, il n'appartient point à la lignée des forts, non pas même de notre Crémazie. Il est plutôt de la race des doux, des Racine, des Chénier, des Jasmin, de tous ceux qui ont, avant tout, la passion de leur art et le culte du fini dans les vers. Ce sont ceux-là, les doux, qui, pour me servir d'un rapprochement ingénieux de M. Jules Lemaitre, finalement posséderont la terre.

ABNER.

IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suite)

L'église de Sainte-Agnès, place Navone, s'élève sur le lieu même du martyre ; aussi s'en échappe-t-il un parfum d'innocence et de pureté qui embaume l'âme et la fortifie. Un escalier nous conduit à la crypte. Dans la chambre souterraine où la noble romaine fut exposée aux outrages, on voit la statue qui la représente couverte de sa chevelure miraculeuse. Le repaire du vice est devenu l'asile de sa prière, et la victime très pure

s'offre en expiation dans le lieu même où se multiplièrent les infamies païennes.

* * *

Agnès fut ensevelie le long de la voie Nomentane, à deux milles de la porte Pie, dans un cimetière appartenant à la famille. Huit jours après, comme les parents veillaient auprès des saintes reliques, une lumière surnaturelle brilla sur son tombeau ; en même temps, des vierges revêtues de longues robes d'or apparurent, et, au milieu Agnès, la joie sur le front et des paroles de consolation sur les lèvres. Près d'elle était un agneau plus blanc que la neige. C'est cette dernière circonstance qui a donné lieu à la touchante cérémonie de la bénédiction des agneaux dans la basilique de Sainte-Agnès hors-les-Murs. J'ai eu le bonheur d'y assister ce matin.

Après la messe solennelle les agneaux furent apportés en procession et placés, l'un, du côté de l'épître, et l'autre, du côté de l'évangile, sur le maître-autel où reposent les corps de sainte Agnès et de sainte Emérentienne sa sœur de lait. L'abbé de Saint-Pierre-aux-Liens, revêtu de la chape, la mitre en tête et la crosse à la main, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, bénit les tendres holocaustes et les encensa. Puis un maître des cérémonies les emporta au dehors où les attendait un carrosse traîné par deux chevaux. Sur son passage les rangs s'ouvraient et se refermaient à mesure. Tous voulaient contempler de près les tendres agneaux qui venaient de recevoir les bénédictions de l'Eglise, et l'on voyait de jeunes filles les embrasser affectueusement. Ils étaient charmants, en effet, dans leur plateau d'argent couchés sur des coussins de damas rouge orné de franges d'or, à demi cachés sous les guirlandes de fleurs et les rubans à travers lesquels apparaissait la blancheur de leur laine.

Ces agneaux sont portés au Saint-Père qui leur donna sa bénédiction, puis confiés à des religieux qui en ont soin.

C'est avec leur toison qu'on confectionne les *palliums*. Dans l'origine le pallium était un manteau royal. Aujourd'hui c'est une bande de laine blanche semée de croix noires, qui descend sur les épaules et sur la poitrine.

(A suivre)

LAURENTIES.